

L'Enracinement

Prélude à une déclaration
des devoirs envers l'être humain



Ultime ouvrage de Simone WEIL, inachevé, rédigé à Londres en 1943

— *Présentation philosophique abrégée* —

— Par Alexis DAYON, professeur de philosophie —

En novembre 1942, Simone Weil rejoint la Résistance à Londres. Elle ne sait pas, alors, qu'il lui reste neuf mois à vivre. André Philip, résistant socialiste par l'intermédiaire duquel elle a pu rejoindre la France libre, la fait affecter comme rédactrice au sein du Commissariat National à l'Intérieur et au Travail, afin d'examiner, commenter et produire des écrits théoriques qui serviront de matrice de réflexion en vue d'une refondation sociale du pays, après la Libération. C'est dans ce contexte que vont naître les pages lumineuses de *L'Enracinement*.

Livre somme, indissociablement politique, philosophique, historique, spirituel, moral, l'ouvrage apparaît comme le testament intellectuel de son autrice, dont il reparcourt de façon ramassée tous les thèmes de prédilection : oppression sociale, conditions du travail ouvrier et paysan, religion, histoire, science, arts, ordre de l'univers, beauté, Providence, régionalismes et étatisme, totalitarisme, colonialisme, guerre, etc.

Les besoins de l'âme

[Livre audio accessible en cliquant sur ce lien](#)

Primauté des obligations sur les droits

Dans cette introduction centrée autour de la notion d'*obligation*, Weil développe le projet d'une « *déclaration des devoirs envers l'être humain* » qui supplanterait nos déclarations de droits de l'homme et leur fournirait un fondement philosophique véritable, qui n'est autre que le bien éternel d'où descendent tous nos devoirs de justice envers nos semblables.

Ce sont les *obligations* qui fondent le respect dû à chaque être humain, et non pas les *droits*.

Le concept de droit est par essence relatif et subordonné : une personne n'a d'autres droits que ceux institués par les devoirs que les autres se reconnaissent envers elle. Et les droits sont de ce fait une réalité intermédiaire, conditionnelle, suspendue au domaine des faits : constat indéniable si l'on considère combien l'étendue des droits dont une personne jouit effectivement est toujours suspendue au rang social et à la reconnaissance que la collectivité lui octroie. Nos obligations, à l'inverse, sont inconditionnelles, car leur source morale est le bien, qui est transcendant.

Il est essentiel de comprendre que cette primauté de l'obligation sur le droit ne revêt nullement chez Simone Weil la signification qu'elle emprunte parfois dans des discours réactionnaires. Rien ne lui eût vraisemblablement inspiré de plus vif dégoût que le spectacle d'un homme puissant qui ferait baisser les yeux à une multitude de subordonnés en leur intimant de « *moins penser à leurs droits et davantage à leurs devoirs* ».

À l'inverse, il en découle une série rigoureuse d'obligations sociales de la collectivité envers ses membres, notamment les plus infortunés. Bien sûr, la primauté de l'obligation sur le droit place chaque être humain, dans sa position subjective, au contact immédiat de sa responsabilité. Mais elle place sur l'ensemble de la collectivité la responsabilité de s'organiser de façon à ne laisser aucun de ses membres dépérir, et à garantir à tout un chacun la satisfaction de ses besoins vitaux — qu'il s'agisse des besoins physiques ou moraux.

D'un mot : ce que la France, à la Libération, fit avec la Sécurité sociale pour la santé, les pages de *L'Enracinement* en dessinent les contours pour une multitude d'autres besoins.

Énumération des besoins de l'être humain

Le respect dû aux êtres humains passant en premier lieu par le respect de leurs besoins, Simone Weil entreprend d'énumérer les besoins vitaux de l'être humain. **Les besoins physiques** posent le moins de difficulté :

« Ils concernent la faim, la protection contre la violence, le logement, les vêtements, la chaleur, l'hygiène, les soins en cas de maladie. »

Les besoins de l'âme, besoins *moraux* des êtres humains, autrement plus difficiles à identifier quoique non moins essentiels, sont relevés au nombre d'une quinzaine, pour la plupart exposés par couples complémentaires : **l'ordre ; la liberté & l'obéissance ; la responsabilité ; l'égalité & la hiérarchie ; l'honneur & le châtement ; la liberté d'opinion ; la sécurité & le risque ; la propriété privée & la propriété collective ; la vérité.**

Un quinzième besoin de l'âme, le ***besoin d'enracinement***, est l'objet central du reste de l'ouvrage, qui examine de fond en comble les conditions de sa satisfaction.

Un tournant conservateur dans l'œuvre de son autrice ?

Un certain lectorat de Simone Weil, notamment parmi les milieux syndicalistes, socialistes ou anarchistes qu'elle avait longtemps fréquentés, a parfois pu considérer *L'Enracinement* comme son ouvrage le plus symptomatique d'un *tournant conservateur* dans la production philosophique des trois ou quatre dernières années de sa vie (tournant correspondant peu ou prou à l'irruption de la mystique et de la révélation chrétienne dans son œuvre).

Nous estimons pour notre part qu'un tel jugement peut toucher quelque chose de juste émis en un sens très spécifique, mais pour l'essentiel porte à faux. Il y a bel et bien, dans sa production tardive, et dans *L'Enracinement* en particulier, non pas tant un *tournant* que *l'affermissement* d'une *sensibilité intellectuelle **traditionaliste***, depuis toujours au travail dans son œuvre — de l'appétit précoce pour l'histoire au goût des cultures régionales, en passant par la fascination invétérée pour l'Antiquité grecque et égyptienne, pour le taoïsme et l'hindouisme, ou la ferveur développée à Marseille pour l'héritage occitan et l'empreinte cathare.

Il est clair, en effet, que s'affermit dans la pensée tardive de Simone Weil l'idée que ce que nous héritons du passé contient, par les coutumes, la langue, la poésie, l'architecture, les arts, etc. des ***images de l'éternité***, par lesquelles se transmet à nous un bien qui, en tant que tel, n'appartient pas au passé, car il n'appartient pas à ce monde et réside hors du temps.

En ce sens spécifique, oui : il y a bien un affermissement conservateur, puisque la *conservation* de ces trésors spirituels hérités du passé devient un enjeu philosophique central pour Simone Weil.

Si par *tournant conservateur* en revanche on entend quoi que ce soit de tel qu'une complaisance à l'égard de l'ordre social établi et des intérêts qui le dominent, on formera là un parfait contresens. Une lecture superficielle pourrait buter sur des mots comme « *ordre* », « *hiérarchie* », « *châtiment* », « *sécurité* », « *propriété privée* », et y percevoir les marqueurs bourgeois d'une pensée autoritaire au service des possédants. Ce serait lourdement se méprendre.

Le corollaire de l'idée selon laquelle les trésors du passé contiennent une image du bien éternel, c'est que **les valeurs traditionnelles participent d'une essence idéale, située hors de ce monde, et qu'à ce titre il peut en être fait un usage puissamment critique contre l'ordre institué.** C'est une large part de l'exercice auquel se livre Simone Weil dans *Les besoins de l'âme* :

- Les pages dédiées à la propriété font le réquisitoire de la propriété lucrative bourgeoise, aux champs comme à l'usine : le propriétaire capitaliste n'a sur les instruments agricoles ou industriels qu'une propriété juridique, lointaine et abstraite ; le travailleur exploité qui tous les jours vit au contact de ces instruments est empêché de s'en sentir propriétaire, car son rapport à eux est asservi. Ainsi, la propriété lucrative bourgeoise est décrite comme une institution nuisible : elle gâche l'usage d'une multitude de biens, car elle ne nourrit chez personne (ni chez le travailleur, ni chez le propriétaire bourgeois) le besoin moral de s'approprier un entourage d'objets familiers « *comme un prolongement des membres du corps* ».
- Les pages dédiées à la sécurité ciblent l'organisation capitaliste du chômage, la répression policière, la domination coloniale, l'impérialisme : car l'insécurité la plus paralysante pour l'âme, c'est de vivre dans des rapports sociaux continuellement soutenus par la terreur, la force et la menace. L'insécurité ponctuelle due à l'atteinte violente d'un criminel peut bien nous affecter momentanément, mais elle n'installe généralement pas la paralysie durable de l'âme due à l'insécurité sociale. Simone Weil fait du fouet exposé dans un vestibule à la vue des esclaves par le maître romain, l'image archétypale de l'insécurité.

- Les pages sur l'égalité & la hiérarchie, ou celles sur la liberté & l'obéissance, réproouvent l'absolutisme, l'idolâtrie des supérieurs hiérarchiques, la soumission du salariat par l'appât du gain : l'absolutisme soumet tout le corps social à un tyran, qui est un homme malade de n'avoir lui-même jamais à se soumettre à l'obéissance ; l'idolâtrie des chefs repose sur un mépris intériorisé par les subordonnés, et elle rompt l'égalité de dignité des êtres humains dans la position que chacun occupe ; l'appât du salaire, comme motif premier dans la mise au travail, soumet les travailleurs à une servilité intéressée et dégradante, qui leur retire la possibilité d'un dévouement librement consenti à une tâche voulue comme un bien.

— Deuxième partie —

Le déracinement

[Livre audio accessible en cliquant sur ce lien](#)

Le besoin d'enracinement, quinzième et dernier besoin de l'âme identifié par Simone Weil, est d'emblée décrit comme : « *peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine.* » Un être humain a une racine partout où il lui est donné d'éprouver sa participation à un milieu dont il peut embrasser le passé et partager la vie, les cérémonies, les usages, les idéaux, les mœurs, les savoirs, les savoir-faire, etc. Un tel milieu peut être une famille, un village, une région, un corps de métier, un syndicat, une église... ou toute autre forme de collectivité, grande ou petite, ayant un patrimoine matériel et immatériel à offrir en partage à ses membres comme un trésor propre, qui soit objet d'amour et qui enveloppe l'existence humaine de poésie.

Dire que l'enracinement enveloppe l'existence humaine de poésie, c'est dire que, sans lui, la vie sociale s'assèche de toute beauté. Tout ce qui déracine des hommes détruit, là où il sévit, une certaine poésie d'être au monde. **La conquête militaire est le mal déracineur par excellence** (et les empires coloniaux sont, à ce titre, l'objet répété de sa plus vive réprobation). Weil y ajoute : la conquête économique ; la domination de l'argent ; le salariat capitaliste ; le chômage ; la désinstruction (ou l'instruction de piètre qualité), en tant qu'elle rompt le lien entre le peuple et la connaissance, empêchant les intelligences d'aller au-devant du monde et de l'appréhender ; la propriété bourgeoise des usines, des outils, des champs ; l'insécurité matérielle qui harcèle les travailleurs pauvres ; la séparation des villes et des campagnes ; l'excessive concentration de l'activité économique ; le militarisme ; et, en France particulièrement, les tendances totalitaires de l'État centralisateur.

La deuxième partie de l'ouvrage, subdivisée en trois sous-parties, consiste en un examen de ces maux qui déracinent les âmes, leurs causes sociales, politiques, historiques, spirituelles, morales, et ce que pourraient être les conditions d'un réenracinement :

- **Une première sous-partie s'attarde sur le DÉRACINEMENT OUVRIER**, causé par le salariat capitaliste, le machinisme, le compte des sous et l'insuffisant accès au savoir. Un bon nombre des considérations qui y sont exposées font écho aux réflexions tenues dans *La Condition ouvrière* — cf. en particulier *Expérience de la vie d'usine*, *La vie et la grève des ouvrières métallistes*, les *lettres à Jacques Lafitte* et *Condition première d'un travail non servile*.
- **Une deuxième sous-partie traite du DÉRACINEMENT PAYSAN**, causé par l'oubli des campagnes, l'exode rural, l'insuffisance des garanties de sécurité matérielle et de propriété sur les terres cultivées, ainsi que par la rupture entre l'instruction scolaire, l'enseignement

religieux d'une part, la beauté du monde et la réalité quotidienne de la vie des champs d'autre part. Le texte comporte de nombreux échos à [Le christianisme et la vie des champs](#), rédigé à Marseille un an plus tôt.

- **La troisième et dernière sous-partie, DÉRACINEMENT & NATION**, de loin la plus imposante, se consacre au déracinement national et à la question du **patriotisme**. Le point de vue défendu est que l'histoire moderne de la France a vu croître, sans parvenir à le freiner, un despotisme d'État à tendance totalitaire, lequel n'a eu de cesse de centraliser le pouvoir, de verticaliser les rapports entre les individus et la collectivité, et d'assécher toutes les fidélités aux collectivités autres que l'État — notamment aux collectivités plus petites que lui : territoires, corporations, villages, familles, attachements religieux, etc.

Ainsi l'État a réclamé toute la fidélité pour lui-même. Mais étant impérialiste, centralisateur, policier, violent et déracineur, l'État ne peut être un objet d'amour. Aussi la fidélité qu'il exige s'est-elle empoisonnée de ressentiment.

De ce fait le patriotisme français est en crise : il doit se choisir soit une forme elle-même impérialiste, violente et déracineuse, conforme à l'inspiration romaine (l'**exaltation de la grandeur nationale**), soit une forme marquée par le sens de la justice, et conforme à l'amour chrétien (une **compassion pour la patrie**, défendue en tant que « *milieu vital* », contenant tous les trésors culturels, régionaux, professionnels, patrimoniaux, spirituels, etc. possédés en commun et chargés d'amour).

Un sommaire figure dans la description de la vidéo YouTube pour séquencer l'enregistrement audio ; j'y propose un plan passant en revue l'organisation du texte et de l'argumentation. Pour un résumé plus approfondi de l'argumentation elle-même, [voir la présentation détaillée du livre](#).

— Troisième partie —

L'engracinement

[Livre audio accessible en cliquant sur ce lien](#)

Si les deux premières parties de *L'Engracinement* étaient dominées par les considérations sociales et historiques, cette troisième et dernière partie est indubitablement plus spirituelle, théologique et métaphysique : d'un bout à l'autre, son objet est la **méditation de ce que pourrait être une civilisation inspirée par l'esprit de vérité**, où toute activité humaine procéderait d'une authentique piété. Les réflexions sur la science, l'histoire, les lettres ou les arts rencontrent à chaque tournant une méditation religieuse sur la nature du bien, la beauté du monde, l'ordre de l'univers, la mystique du travail, la façon dont il convient de penser Dieu et la Providence, ou les rapports entre notre monde et celui qui « *habite de l'autre côté du ciel* ».

Il s'agit aussi de la partie la plus foisonnante et la plus désordonnée du livre — dont il importe ici de rappeler, en dépit des mots merveilleux qui le concluent, qu'il s'agit d'un ouvrage inachevé, fauché par la mort prématurée de son autrice.

Là où les deux premières parties s'organisaient en sections thématiques bien délimitées, dans la nette intention de répondre aux sollicitations du Commissariat National à l'Intérieur et au Travail

(concevoir un plan de réformes utiles à la France en vue de sa reconstruction après la Libération), il est manifeste qu'au sein de cette dernière partie, Simone Weil prend le large. Les thématiques fusent au fil de la plume, et dressent ce qui prend les airs d'un testament philosophique.

Une lecture attentive du texte nous a toutefois paru permettre de découper le texte en trois temps (+ une conclusion) :

- **MISSION DU MOUVEMENT FRANÇAIS DE LONDRES** — où Simone Weil adresse une série de recommandations stratégiques à la France libre, afin d'exploiter le plus sagement possible la position qui est la sienne depuis Londres afin de ressusciter chez les Français une inspiration conforme à la justice. **Y figurent notamment des considérations au sujet de l'action, de ses mobiles, et du bien.**
- **QU'EST-CE QU'UNE INSPIRATION VÉRITABLE ?** — où elle s'attelle à distinguer l'inspiration véritable, qui procède de l'esprit de vérité (et qu'elle fait remonter à l'Antiquité pré-romaine), de la forme d'idolâtrie qu'elle attache à l'héritage romain et qui consiste en tout domaine à ne respecter que le prestige de la force. **Y figurent des considérations sur l'histoire, les arts, les lettres et un vaste passage dédié à la science.**
- **FAIRE REDESCENDRE L'ESPRIT DE VÉRITÉ PARMİ NOUS** — dont l'idée centrale pourrait être résumée comme suit : *contrairement à ce qu'établit l'approche matérialiste athée, ça n'est pas la force qui est souveraine ici-bas ; la force qui domine la nature est elle-même soumise aux limites de la nécessité qui ordonnent l'univers, et qui sont le reflet de la Sagesse éternelle.* **S'y trouve un long segment sur la Providence divine.**

La conclusion, (quelques feuillets trouvés à part du manuscrit principal) est dédiée au **travail physique**, « centre spirituel d'une vie sociale bien ordonnée » — En tant qu'acceptation quotidienne de la nécessité, le travail physique, par sa monotonie, nous fait entrer le temps dans le corps ; l'être humain prend ainsi part à la beauté du monde et se fait, pareil à la matière, entière obéissance à Dieu. Le travail peut, à cet égard, être suprêmement religieux.

Parce qu'il est, de toutes les activités humaines, celle dont les usages spirituels sont les plus charnels et les plus immédiats, le travail doit être respecté par-dessus tout : dans son autonomie, dans sa part de poésie et de recueillement. Une société où l'esprit de vérité serait tenu en estime regarderait comme un sacrilège de saccager les conditions du travail, d'en faire une tâche servile et abrutissante : car c'est saccager le pont qui, sinon, pourrait relier des âmes à la vérité.

À nouveau, un sommaire figure dans la description de la vidéo YouTube. Pour un résumé plus approfondi, [voir la présentation détaillée du livre](#).